

K. 310, ou Trazom à Paris

Hervé Dumez

Étrangement, il n'existe probablement qu'un seul portrait adulte de lui. Le plus souvent reproduit, celui à l'habit rouge, a été peint près de trente ans après sa mort. Inachevé ou amputé, celui peint par Lange est sans doute celui dont Constance a dit un jour qu'il était le plus ressemblant. Elle-même, remariée, brisa un jour par inadvertance le masque mortuaire, et en jeta les morceaux.

On sait qu'en proportion de son corps chétif, sa tête était trop grosse. Quand il jouait, enfant, sa virtuosité alliée à cette particularité faisait soupçonner qu'il s'agissait d'un nain travesti en garçonnet. Il grandit très peu, atteignant comme taille adulte à peine un mètre et demi. Ses cheveux étaient plutôt blonds, fins et abondants, qu'il portait longs et ondulés pour cacher l'absence de conque à l'oreille gauche. Il avait coutume de les poudrer. Son regard était bleu, vague et perdu, et frappait par son absence, pouvant parfois donner l'impression de la bêtise prostrée. Mais, quand il s'asseyait au clavecin, pourvu qu'il ait l'impression que son auditoire comprenait sa musique, ses yeux se mettaient à flamber. Le visage était toujours pâle donnant l'apparence de la maladie, marqué par la variole, agréable pourtant dit-on. Ses doigts, incroyablement déliés au clavier ou à l'archet, devenaient gourds autrement. On devait découper dans son assiette les morceaux de chapon, son mets préféré : sa maladresse était si grande qu'il se coupait régulièrement quand il était obligé de le faire lui-même.

Il a vingt-deux ans quand il arrive à Paris et se fait raser pour la première fois. Il est pleinement conscient de son génie. Parfois, quand il souhaite ne pas être reconnu, il s'amuse à se présenter sous l'anagramme de son nom, Trazom. Mais dès qu'il se met à toucher le clavier, il est aisément démasqué.

Les membres de la grande noblesse avaient alors chacun un petit orchestre dont les musiciens étaient le plus souvent allemands. Son père désirait qu'il se trouvât une de ces places. Or, sur le chemin, il avait fait la connaissance à Mannheim de la famille Weber et était tombé fou d'amour pour Aloysia, l'une des sœurs, cantatrice à la



Portrait de Mozart, Joseph Lange (vers 1789)

voix belle et pure, qui l'inspirait et pour laquelle il composa le virtuose *Ah se in ciel, benigne stelle*. Il avait visité avec elle les alentours en de longues et agréables promenades. Il tergiverse alors, s'attarde, et écrit à son père que l'Italie, où veulent se rendre les Weber, serait une meilleure destination que la France. La réponse est cinglante : *Fort mit dir nach Paris !* – À Paris, et vite ! Il doit donc obtempérer. Au vu de son mal-être, sa mère propose de ne pas rentrer à Salzbourg, comme il était prévu qu'elle le fit, et de l'accompagner.

Le 23 mars 1778, leur voiture entre dans Paris par la rue Saint-Denis.

Le principal soutien de la famille, Johann Schobert, musicien du Prince de Conti, a disparu. Quelques années plus tôt, il était allé dans la forêt de Saint-Germain cueillir en famille des champignons, qu'il aimait à la fureur. À Marly, le cabaretier avait refusé de les cuisiner, les trouvant suspects. Sur le chemin du retour, l'aubergiste du Bois de Boulogne avait eu la même réaction. Finalement rentrés chez eux, ils les avaient préparés, et tous en étaient morts. Virtuose du clavecin dont les sonates avaient marqué la formation du jeune homme, Johann Schobert n'était donc plus là pour l'aider à se faire une position.

Pendant que sa mère reste le plus souvent enfermée, tricotant dans la faible lumière de leur logement, il se présente donc dans les grandes maisons et déjeune chez ses amis musiciens où il peut composer, son appartement étant trop petit pour abriter un clavecin. Sans s'en rendre compte, il se fait nombre d'ennemis. Un jour qu'il est chez le directeur du Concert spirituel avec quelques connaissances, Cambini arrive. En son honneur, le jeune homme joue le début d'un de ses quatuors, puis s'arrête, ne se souvenant plus de la fin. Un convive lui suggère d'en inventer une *à la manière de Cambini*, ce qu'il fait très naturellement en improvisant. Le résultat est si vrai que tous en rient mais le parodié, lui, en jaunit. La symphonie concertante du jeune homme ne sera pas jouée au Concert spirituel, « oubliée » qu'elle a été par son directeur.

Il doit donc donner des cours pour vivre. Comme la rue du Gros-Chenet est excentrée des quartiers à la mode¹, il n'a que trois élèves. Deux étudient le clavier et il leur fait jouer les sonates de Schobert dont il achète les partitions au gré de ses promenades dans Paris. La troisième, Marie-Louise-Philippine, est la fille du duc de Guines. Elle-même est harpiste et son père flûtiste. Ce dernier voudrait qu'elle soit capable de lui composer des sonates pour les deux instruments qu'ils puissent jouer ensemble. C'est à chaque fois une corvée pour le jeune compositeur que de se rendre au petit Hôtel de Castries, rue de Varenne². Avoir des heures fixes lui est déjà en soi pénible. Surtout, enseigner la composition l'ennuie. Je suis un musicien, répète-t-il, je suis pour ainsi dire totalement immergé dans la musique. Le duc lui commande bien un concerto pour flûte et harpe, mais lui n'aime ni l'un ni l'autre de ces deux instruments, et compose une merveille en rechignant. Il ne sait trop comment s'y prendre avec la fille et se croit très habile d'arriver un matin avec quatre mesures d'un menuet : « *Voyez quel âne je suis ! Je commence un menuet et n'en puis terminer même la première partie. Ayez la bonté de le finir.* » Certes, c'est ainsi que lui-même a appris : à Londres, Jean-Christien Bach le

1. La mère et le fils occupent deux chambres sur la rue dans l'hôtel des Quatre-fils-Aymon, à l'emplacement de l'actuel 8 rue du Sentier. Les servantes parlent de lui comme du « petit musicien ».

2. Nous en avons une description par Stendhal, qui l'a fréquenté lui aussi plus tard, et qui s'en est inspiré pour l'hôtel de La Môle dans *Le Rouge et le Noir*.

tenait sur ses genoux et proposait un thème que l'enfant inspiré développait à l'étonnement du maître. Mais la transposition est ici hasardeuse. Son élève s'essaie finalement à grand-peine, et tente quelque chose. Le jour suivant, il lui propose d'imaginer un autre début que celui que lui-même avait imaginé. Les exercices préconisés consistent donc, en toute simplicité, à écrire ou réécrire du Mozart. Recevant la lettre qui explique cette approche pédagogique, son père stupéfait lui fait remarquer que c'est quand même présumer beaucoup des forces de son élève : « *Crois-tu que tout le monde a ton génie ?* » Marie-Louise-Philippine se marie finalement, et le jeune professeur a beaucoup de mal à se faire payer ses leçons ainsi que le concerto, ce qui le met en rage. Morte en couches deux ans plus tard, l'élève ne profita guère de l'étonnante formation musicale qu'elle reçut.

Le séjour vire au drame le 3 juillet. Le lendemain, le registre de l'église Saint-Eustache note : « *Cet acte est du 4. Ledit jour, Marie-Anne Pertl, âgée de 57 ans, femme de Leopold Mozart, maître de chapelle de Salzbourg en Bavière, décédée hier rue du Gros-Chenet, a été inhumée au cimetière, en présence de Wolfgang Amédé Mozart, son fils, et de François Haina, trompette des chevaux-légers de la garde du roy. (signé) Mozart, F. Haina, Irisson vicaire.* »

La dernière promenade de sa mère avait été dans les jardins du Luxembourg, le 10 juin. En rentrant, elle s'était couchée, accablée brusquement de fatigue, et depuis ne s'était plus relevée. Son fils écrit que c'est la première fois de sa vie qu'il voit mourir quelqu'un, et il s'agit de sa mère. Plus tard, il dira qu'il ne s'endort jamais sans avoir le sentiment que peut-être il ne sera plus le lendemain.

À Saint-Germain-en-Laye, où il passe la fin août accueilli à l'hôtel de Noailles, il revoit avec joie Jean-Christien Bach invité à y composer un opéra. Son père le supplie d'écrire des choses faciles, susceptibles de plaire au goût des Français et il s'y efforce : les œuvres écrites à Paris sont légères pour l'essentiel.

Grimm, considérant le jeune homme trop naïf et trop peu entreprenant, persuade finalement Leopold de le rappeler. Le 26 septembre 1778, Mozart doit quitter Paris à regret. Ayant prévu de passer par Munich pour retrouver la famille Weber, il y apprend qu'Aloysa en aime un autre. C'est dans un désespoir profond qu'il retrouve finalement Salzbourg.

À Paris, cette même année, paraît la sonate pour clavier en la mineur (K. 310), l'une des deux seules qu'il écrivit dans cette tonalité³. Elle ne comporte pour autant, étrangement, aucune tristesse. Le premier mouvement est une affirmation puissamment volontaire, dont le thème, énoncé d'emblée, resurgit à répétition et, ultimement formulé, marque une fin. Une longue fantaisie rêveuse lui succède, interrompue de fraîcheur sautillante, d'interrogations angoissées, de *forti* martelés, de passages sombrement menaçants, sans que le retour constant du premier thème n'apporte d'apaisement. Une fièvre intense anime le dernier



8 rue du Sentier

3. La seconde, la sonate en do mineur (K. 457), a été écrite également lors d'une crise profonde dans la vie de Mozart. Elle est dédiée à Theresa von Trattner, une de ses élèves que Mozart aimait passionnément. Elle aussi est influencée par le style de Carl Philipp Emanuel Bach et Mozart, un an après, lui adjoint une grande fantaisie (K. 475), sombre et offerte là encore à Theresa.

mouvement, que suspend un passage de légèreté lumineuse. De ses œuvres, elle est sans doute la plus mystérieusement obsédante ■

Références

Smirnova Natalia (2011) *Mozart et Paris*, Paris, Éditions du CNRS.

<https://www.youtube.com/watch?v=bZZqSZqJz4Y>

https://www.youtube.com/watch?v=g_TbRW_JTEc

<https://www.youtube.com/watch?v=uKU5Ayqw-SI>